

BONAVENTURE DESPERRIERS.

DU SAVETIER BLONDEAU, QUI NE FUT ONCQ EN SA VIE MELANCHOLIC QUE DEUX FOIS, ET COMMENT IL Y POUR- VEUT.

« A Paris sus Seine trois batteaux y ha¹ » ; mais il y avoit aussi un savetier que l'on appelloit Blondeau, lequel avoit sa loge près la Croix du Tiroir², là où il refaisoit les souliers, gagnant sa vie joyeusement, et aymoit le bon vin sus tout, et l'enseignoit volentiers à ceux qui y alloient : car, s'il y en avoit en tout le quartier, il falloit qu'il en tastast, et estoit content d'en avoir davantage et qu'il fust bon. Tout le long du jour il chantoit et resjouissoit tout le voisiné. Il ne fut onq veu en sa vie marry³ que deux fois : l'une, quand il eut trouvé en une vieille muraille un pot de fer auquel y avoit grande quantité de pièces antiques de monnoye, les unes d'argent, les autres d'aloy⁴, desquelles il ne sçavoit la vailleur. Lors il commença de devenir pensif. Il ne chantoit plus, il ne songeoit plus qu'en ce pot de quinquaille. Il fantasioit⁵ en soi-mesme : « La monnoye n'est pas de mise ; je n'en sçauerois avoir ny pain ny vin. Si je la montre aux orfèvres, ilz me deceleront ou ilz en voudront avoir leur part, et ne m'en bailleront pas la moitié de ce qu'elle vaut. » Tantost il craignoit de n'avoir pas bien caché ce pot et qu'on le lui desrobast. A toutes heures il partoit de sa tente pour l'aller remuer. Il estoit en la plus grand'peine du monde ; mais à la fin il se vint à reconnoistre, disant en soi-mesme : « Comment ! je ne fais que penser en mon pot ! Les gens cognoissent bien à ma fasson qu'il y ha quelque chose de nouveau en mon cas. Baa ! le

1. C'est le premier vers d'une chanson qui courait alors. — 2. Ou du *Trahoir*. Elle se trouvait au coin des rues Saint-Honoré et de l'Arbre-Sec. — 3. Ennuyé. — 4. D'alliage. — 5. Songeait.



Le singe du savetier Blondeau. (BONAVENTURE DESPERRIERS.)

diable y ait part au pot ! il me porte malheur. » En effet, il le va prendre gentiment et le gette en la rivière et noya toute sa melancholie avec ce pot. Une autre fois il se trouva fasché d'un monsieur qui demeuroit tout vis-à-vis de sa logette ; au moins il avoit sa logette tout vis-à-vis de monsieur, lequel quidam monsieur avoit un singe qui faisoit mille maux au povre Blondeau, car il l'espioit d'une fenestre haulte quand il tailloit son cuir et regardoit comme il faisoit ; et aussitost que Blondeau estoit allé disner ou en quelque part à son affaire, ce singe descendoit et venoit en la loge de Blondeau, et prenoit son trenchet et découppoit le cuir de Blondeau comme il l'avoit veu faire ; et de cela faisoit coustume à tous les coups que Blondeau s'escartoit. De sorte que le povre homme fut tout un temps qu'il n'osoit aller boire ny manger hors de sa boutique sans enfermer son cuir. Et si quelques fois il oublioit à le serrer, le singe n'oublioyt pas à le luy tailler en lopins, chose qui luy faschoit fort, et si n'osoit pas faire mal à ce singe, par crainte de son maistre. Quand il en fut bien ennuyé, il delibera de s'en venger. Après s'estre bien apperceu de la maniere qu'avoit ce singe, qui estoit de faire en la propre sorte qu'il voioyt faire : car, si Blondeau avoit aiguisé son trenchet, ce singe l'aiguisoit après luy ; s'il avoit poissé du ligneul¹, aussi faisoit ce singe ; s'il avoit cousu quelque carrelure, ce singe s'en venoit jouer des coudes comme il luy avoit veu faire ; à l'une des fois Blondeau aiguisa son trenchet et le fit couper comme un rasoir, et puis, à l'heure qu'il veid ce singe en aguet, il commença à se mettre ce trenchet contre la gorge et le mener et ramener comme s'il se fust voulu egosiller². Et quant il eut fait cela assez longuement pour le faire adviser à ce singe, il s'en part de la boutique et s'en va disner. Ce singe ne faillit pas incontinent à descendre, car il vouloit s'esbattre à ce nouveau passe-temps, qu'il n'avoit point encores veu faire. Il vint prendre ce trenchet, et tout incontinent se le met contre la gorge, en le menant et ramenant.... Mais il l'approcha trop près, et ne se print garde qu'en le frayant contre sa gorge, il se coupe le gosier de ce trenchet, qui estoit si bien affilé, dont il mourut avant qu'il fust une heure de là. Ainsi Blondeau fut vengé de son singe sans danger.

1. Mis de la poix à son fil. — 2. Couper la gorge.

NOEL DU FAIL.

LA RETRAITE DU SAGE.

Je prends congé de vous, me laissant aller et entrer au point où mon humeur et naturel me conduisent, et où je me sens, à mesure que mes ans peu à peu s'en vont et se dérobent, couler, c'est à ma maison aux champs, que j'ai accommodée par ces années, et rendue au terme d'une vraie habitation philosophale et de repos....

Je l'ai bâtie d'une moyenne force, pour faire tête aux voleurs, coureurs, et à l'ennemi, si Dieu me vouloit châtier en cette partie : sous le crédit de quelques petites eaux qui l'environnent, avec les pourpris¹, bois, jardin et verger. Aux vergers me trouverez travaillant de mes serpes et faucilles, rebrassé² jusqu'au coude, coupant, tranchant et essargotant mes jeunes arbrisseaux, selon que la lune, qui besogne plus ou moins ces inférieurs corps, le commande. Aux jardins, y dressant l'ordre de mon plan, réglant le carré des allées, tirant ou faisant découler et venir les eaux, accommodant mes mouches à miel; distillant les herbes, fleurs ou racines, ou, qui mieux vaut, en faisant des extractions d'icelles, et les rendant en liqueur épaisse; et, me courrouçant, d'un pied suspendu en l'air, et attentif contre la taupe et mulots qui me font tant de mal, semant diverses et étranges graines; mariant et joignant le chaud au froid, attempant le sec de la terre, avançant les derniers fruits, et contrôlant, par doctes artifices, les effets et ornements de nature que le vulgaire ignore. Aux bois faisant rehausser mes fossés, mettre à la ligne mes pourmenoirs, et cependant, outre cent musiques d'oiseaux, une batelée³ de contes rustiques par mes

1. Enclos. — 2. Manches relevées. — 3. Kyrielle.

ouvriers, desquels, sans faire semblant de rien, j'ai autrefois extrait et recueilli en mes tablettes le sujet et grâce, et communiqué leur propos et mes balivernes au peuple, prenant l'imprimeur et renversant mon nom de Léon Ladulfi. Aux rivières, amusé et solitaire sur le bord d'icelles, pêchant à la ligne, allongeant souvent le bras pour reconnaître au mouvement de la ligne, quelle espèce de poisson vient escarmoucher l'appât; ou bien tendre rêts ou filets aux lieux et endroits où le cours d'eau a vraisemblablement fait plus belle passe. Quelquefois aussi, avec deux lévriers et huit chiens courants, me trouverai à la chasse du renard, chevreau, ou lièvre, sans rompre ou offenser les blés du laboureur, comme font plusieurs contrevenants aux ordonnances et à la justice commune; ne faites à autrui ce que vous ne voudriez vous être fait. L'autrefois avec l'autour, oiseau bon ménager, quatre braques et le barbet, avec l'arquebuse, deux bons chevaux de service, et un pour les affaires de l'hotel. Vous disant qu'après telles distributions et départements des heures, ayant premièrement fait les prières à ce haut Dieu, que la journée se puisse passer sans l'offenser ni le prochain, et employé quelques heures à la lecture des livres; il ne me faudra au souper, qui doit être plus copieux et abondant que le dîner, les sauces Asiaticques¹ ne le breuvage d'OEschylus pour dormir. Adieu donc, monsieur; j'appens à cette cheville, comme Veianius, ce vieux soldat, attachant et versant son corselet au temple d'Hercule, mon petit chapeau emplumé, ma cape avec mon grand capuchon, mon pourpoint embourré, mon marcher de travers à hanche desloulée², le baise-main, ma braverie, ris dissimulés, traîtres saluts, jalousie, envies, larcins des biens, avantage et honneurs d'autrui, querelle, et telles constitutions et rentes hypothécaires, dont les cours des grands et villes trafiquent et font métiers ordinaires. Je suis tout perdu, mon naturel, qui étoit bon, tout changé et altéré, ma conscience trop obligée à une fausse liberté, qui ruine et détruit la meilleure part des hommes. Ferai, car la méchanceté des vivants le veut, présent de mon haut-de-chausses au beau Jupiter Ammon, comme fit le laquais à Buridan son maître. Buridan, gentilhomme de notre pays, mais insigne menteur s'il en fut un, donna un haut-

1. Asiaticques. — 2. Dégagée.

de-chausses à son laquais, à la charge lorsqu'en ses contes il l'appelleroit pour témoin, il n'eût à faillir de l'acertainer¹ et assurer, et dire bravement que ce que son maître avoit dit étoit, et jurer s'il en étoit besoin. Mais une fois que Buridan étoit sur le haut, mentant comme un président, ne pouvant passer en ligne de compte cette horrible menterie, se déchaussant tout bellement, mit icelui haut-de-chausses sur le bout de la table en pleurant : Monsieur, reprenez votre haut-de-chausses, je n'en puis plus endurer. Ainsi, voilà les clefs ; je me consomme en vos cours et villes, où n'y a rien entier ne qui en approche. Vos lois, police, et tout ce qui s'y fait et négocié, est à deux envers et bigarré, et où les bons et avisés n'entendent rien. Au demeurant, si avec ma délibération et issue, je rencontre une femme bien instruite sous l'aile de sa mère, de ma condition et état, douce, paisible, et qui n'entreprenne rien hors les affaires domestiques, en toute obéissance ; ce sera lorsque Dieu m'aura donné accomplissement certain de mes prières et invocations que je lui fais ordinairement.

1. Confirmer ce qu'il disait.

DUPLESSIS MORNAY.

LES MAUX DE LA FRANCE.

1587.

Né nous flattons point en la condition de nostre France ; nous peult estre qui nous corrompons en elle et avec elle, n'en pouvons pas bien appercevoir la diminution telle qu'elle est. Que si nous avions dormi vingt cinq ans d'ung somme, à nostre réveil nous penserions avoir esté portés en quelque isle barbare ; en nostre réveil nous ne nous cognoistrions plus, ni elle, ni nous-mesmes : les mœurs deplorees et proches de gangrene, les lois non moins venales que les offices, les consciences plus que les bénéfices ; les richesses, qui jadis estoient un embonpoint de tout le corps, reduictes à petit nombre et par mauvais moyens : tumeurs proprement contre nature et vrayes pestes du corps ; les forces, indices de faiblesse ; les régimens de nos pères plus forts il y a trente ans que nos armées, leurs compagnies que nos régimens ; les chefs plus présomptueux sortant de page, que leurs pères apres trois batailles ; plus, au reste, de respect ni aulx labeurs, ni aulx mérites, ni aulx ans ; plus aulx degrés, soit d'honneur, soit de nature ; plus de reverence au nom de Dieu, d'amour à son prince, de débvoir à sa patrie. Ce sont maladies en nostre estat prou¹ recogneues ; mais où est celui qui s'en soucie ? Tant s'en fault qu'à bon escient on y mette la main. Ains chacung se plaist en son particulier à discourir que l'Estat est malade, qu'il s'en va par terre ; qu'il fault adviser à ses affaires ; chascung, dis-je, la main en son sein, regarde le naufrage,

1. Beaucoup.

quitte la manœuvre, advise, pour s'y jeter à part, un coffre ou une table, et de là nous nous rendons en fantaisie nos gouvernemens héréditaires, qui d'un chasteau, et qui d'une ville, et qui d'une province. Les petits dissipateurs se rangent sous les grands, et les grands, pour parvenir à leurs desseings, se liguent sous un chef. Misérable Estat et miserable roy, que ses propres, ou citoyens, ou subjects, au lieu de mourir pour lui, veullent survivre! Misérables et citoyens, et subjects, qui fondés vostre grandeur sur leur ruine, ruine sans doute (et qui vous pourroit cautionner contre cela?) qui vous accablent tous sous elle mesme.

Ne pensés, vous qui la souhaités (par fureur certes plus que par discours), que jamais vous en puissés voir quelque joie; les vapeurs de vostre ambition vous engendrent ces songes; les royaumes et Estats puissans, selon la proportion de leur grandeur, ont aussi leurs périodes longues; l'age des humains n'y monte rien; leurs crises ne se font pas par jours impairs, comme les nostres; leurs maladies, plus aigües, durent plus que nos aages. Depuis qu'ils sont condamnés des médecins, ils les enterrent; ils enterrent, premier que mourir¹, ceulx qui sont cause de leur mort: leur ambition, leur vanité, leur gloire. Marius et Cæsar sont à bas, que longtemps après le senat se débat; que la république qu'ils avoient blessée à mort, palpite encore. Ces mutations, ce sont siècles entiers; les pères y meurent en chemin, les enfans, après maux infinis, demeurent sur le bord; mesmes les arriere-fils, quand ils pensent avoir tout gagné, sont plus près d'en estre dechassés (et le proverbe en est) que d'en estre paisibles. Vous penseriés peult estre qu'une race entièrement esteinte vous meist en repos. Et ne voyiez vous pas que les plus vieulx d'entre ceux-là sont plus jeunes que vous, et que, quand vous serez suraagés, les aultres seront jeunes? Ains pensés vous estre, je vous pryé, seuls ambitieux en ce royaume? et y a il gentilhomme en France quand vous aurés mis la couronne au pillage, qui ne pense avoir autant de droict que vous? et quand vous aurés rompu les lois, comme vous voullés la loi salique, appellerez vous pas tous les peuples voisins à déchirer la France, qui, premier que vous, ont espousé les filles de nos roys,

1. Avant de mourir.

qui seront plus frais, plus puissans et plus riches que vous, pour soubstenir leurs tiltres; desquels, après avoir et bien faict et bien souffert du mal, vous serés, vous et les vostres, les esclaves; vous serés (et sans qu'on vous en plaigne) la risée, la proye et le pillage? Et combien de maux souffrira cest Estat pendant ces changemens? combien de bonnes familles ruynées, combien de bonnes villes désertes, combien de veuves et d'orphelins, combien de terres en friche, combien de povres mesnages à la faim? La France redeviendra forest par ce long brigandage, les Gots mangeront le résidu des Huns, et des Gots les Vaudales. Sur ceste charogne miserable se paistront toutes les bestes de la terre; mille vers et mille serpenteaux en sortiront et s'en engendreront pour la ronger; petits tyranneaux en un pays, en un chasteau, en une ville; pour un scorpion en somme, un basilic; pour une couleuvre, une vipère. Mais je crains que je ne presche aux sourds leurs malédictions. La femme de qui estoit l'enfant, quand Salomon commanda qu'il feust parti¹ en deux, aima mieulx ne l'avoir point, mesmes qu'une autre l'eust, que le voir départi; son sang feut troublé, et aussi estoit-ce ses entrailles. A l'autre c'estoit tout un de le voir mettre en pièces; elle pense avoir beaucoup gagné d'en retenir sa part, sa part toutesfois sanglante et inutile; tant sont les naturelles affections, vives, sensibles et remarquables, et les étrangères, au contraire, mortes, insensibles et obscures. Tant est difficile aussi ou au sang françois de cacher l'affection que nature lui donne envers la France, ou à l'étranger de l'emprunter, feindre ou falsifier.

Or, sont ce les maux tous évidents que la suite de ces guerres nous amène, et jamais ne s'en est veu une aultre fin; maux, s'il n'y est promptement pourveu, qui s'en vont mortels et incurables; maux aulscuels n'y a remède aulcun que par la paix, mais paix sincère et de bonne foi, qui ne cache point une aultre guerre dans le sein; paix longue, durable et sans arriere pensée: qui donne loisir aulx animosités de s'amortir et au debvoir et à l'amitié de se reprendre; qui oste aussi et l'espoir et l'appétit à nos perturbateurs de remuer, ne la pouvant rompre sans se perdre. Telle sera elle quand les bons François se rallieront, s'entreporteront les ungs les aultres, s'entre-

1. Partagé.

donneront ou souffriront ce qui sera requis au mutuel repos. Et pourquoi desnieroient-ils cela les ungs aux autres, qui tous ont un but commun de leur salut pour la vie à venir; tous pour celle-ci, un interest commun de vivre ou de perir ensemble? Telle sera elle quand chacung sera tenu pour ce qu'il est en ce royaume; le roi obéi, les princes chéris et honorés, les domestiques aimés, les estrangers en leur lieu gratifiés, chacung et rendant et recevant et ce qu'il doibt et ce qui lui est deu. Et qu'y a il aussi de plus raisonnable que de preferer ceulx que Dieu mesme a preferés par le sang, par le degré ou par la dignité? Dieu qui a ja préjugé en son conseil tout ce procès, Dieu qui faict tous ses œuvres par ordre, tous ses jugements sans passion. Telle sera elle, en somme, quand chacung, et à la faire et à la conserver, apportera tout ce qu'il est et ce qu'il a : le prince sa foi, les magistrats leur auctorité, les subjects, chacung en son endroit, la deue obéissance. Que Dieu doint¹ au roy par son esprit (et c'est lui seul aussi qui la tient en sa main) d'en trouver bientôt le moyen et la voie. Que Dieu doint desir au peuple (car aussi est-il besoing que nous l'y rappelions par nostre desir et par nostre mansuetude) de s'y rendre et facile et ployable, de se rendre ardent à bon escient à la solliciter. Que Dieu doint à tous et à chacung de nous, de nous bien ressoubvenir de tous les maulx que nous avons soufferts, d'en avoir un sentiment qui ne passe jamais, afin que nous détestions ces miseres civiles, afin que nous en abhorriions les aucteurs, non moins que les effects, et que nous puissions bientôt en bon repos, d'un mesme cœur et esprit, chacung selon la vocation où Dieu l'a appelé, rechercher la parfaite santé de ce royaume, la pureté et sincérité du service de Dieu, le redressement des bonnes mœurs et saintes loix, la vraie liaison du roy avec le peuple, des superieurs à leurs inférieurs, dont depend le bien, le repos et la prospérité du roy, des subjects et de l'Estat.

1. Donne.

HENRI ESTIENNE.

L'ANNEAU DE POLYCRATE.

Entre les proverbes qui nous sont peculiers¹, nous en avons qui sont venus de quelques fort profonds discours et autres qui sont fondez sur quelques histoires notables, et toutes-fois des moins communes, tellement qu'il ne se faut esbahir s'ils donnent beaucoup de pene au lecteur ou à l'éditeur avant qu'il en puisse découvrir la raison. Et du nombre de ceux que j'ay dict estre fondez sur quelque histoire, j'estime estre cestuy-ci : « Il n'est pas seur à qui ne mescheut onques². » Car nous lisons, en la *Thalie* d'Herodote, que Polycrates, roy de Samos, fut si heureux et si long-temps que cest heur³ commença à estre suspect au roy d'Égypte, nommé Amasis (qui estoit son grand ami), voire jusques à le luy declarer par ses lettres, en luy disant entr'autres choses : qu'il ne se souvenoit point d'avoir ouy parler d'aucun, auquel, après avoir esté ainsi heureux en toutes choses, ne fust advenu une ruine totale. A quoy il adjoustoit que, s'il vouloit croire son conseil, il interromperoit le cours de ceste continuelle félicité, et, pour ce faire, jetteroit au haut et au loing quelque chose dont la perte le pourroit beaucoup ennuyer. Polycrates trouva bon son conseil, s'advisa en la fin de jeter en la mer une esmeraude, laquelle il portoit au doigt et luy servoit de cachet. Mais, cinq ou six jours après, alors qu'il commenceoit à se contrister de ceste perte, un pescheur luy apporta un fort beau et grand poisson, au ventre duquel ses serviteurs trouvèrent cet anneau. Il manda puis⁴ à Amasis comment le tout estoit passé. Amasis, par ce

1. C'est-à-dire de notre *pecule*, de notre *monnaie courante*. — 2. Rien n'est assuré pour celui à qui il n'arriva jamais de malheur. — 3. Bonheur. — 4. Depuis.